

Hannah Arendt :
la liberté dans l'action¹

L'erreur du credo libéral

« Nous sommes enclins à croire que la liberté commence où la politique finit, parce que nous avons vu que la liberté avait disparu là où des considérations soi-disant politiques l'emportaient sur tout le reste. »

« Cette définition de la liberté politique comme possibilité de libération de la politique ne nous est pas simplement imposée par nos expériences les plus récentes ; elle a joué un grand rôle dans l'histoire de la théorie politique. Il suffit de remonter aux penseurs politiques du XVIIe et du XVIIIe siècles qui, très souvent, identifiaient simplement la liberté politique avec la sécurité. »

La question de la définition de la liberté :

« Soulever la question : qu'est-ce que la liberté ? semble une entreprise désespérée. Tout se passe comme si des contradictions et des antinomies sans âge attendaient ici l'esprit pour le jeter dans des dilemmes logiquement insolubles, de sorte que, selon le parti adopté, il devient aussi impossible de concevoir la liberté ou son contraire, que de former la notion d'un cercle carré. Sous sa forme la plus simple, la difficulté peut être résumée comme la contradiction entre notre conscience qui nous dit que nous sommes libres et par conséquent responsables, et notre expérience quotidienne dans le monde extérieur où nous nous orientons d'après le principe de causalité. Dans toutes les choses pratiques et spécialement dans les choses politiques, nous tenons la liberté humaine pour une vérité qui va de soi, et c'est sur cet axiome que les lois reposent dans les communautés humaines, que les décisions sont prises, que les jugements sont rendus. Dans tous les champs de travail scientifique et théorique, au contraire, nous procédons d'après la non moins évidente vérité du *nihil ex nihilo*, du *nihil sine causa* (...). »

Thèse d'Arendt : la tradition philosophique a falsifié l'expérience de la liberté

« C'est la thèse des considérations suivantes que la raison de cette obscurité est que le phénomène de la liberté n'apparaît pas du tout dans le domaine de la pensée, que ni la liberté, ni son contraire ne sont expérimentées dans le dialogue entre moi et moi-même au cours duquel surgissent les grandes questions philosophiques et métaphysiques, et que la tradition philosophique, dont nous considérerons plus tard l'origine à ce point de vue, a faussé, au lieu de le clarifier, l'idée même de la liberté telle qu'elle est donnée dans l'expérience humaine en la transposant de son champ originel, le domaine de la politique et des affaires humaines en général, à un domaine intérieur, la volonté, où elle serait ouverte à l'introspection. »

Le fait politique de la liberté : la liberté comme raison d'être de la politique

« Le champ où la liberté a toujours été connue, non comme un problème certes, mais comme un fait de la vie quotidienne, est le domaine politique. (...) car l'action et la politique, parmi toutes les capacités et possibilités de la vie humaine, sont les seules choses dont nous ne pourrions même pas avoir l'idée sans présumer au moins que la liberté existe, et nous ne pouvons toucher à une seule question politique sans mettre le doigt sur une question où la liberté humaine est en jeu. »

« (...) la liberté, qui ne devient que rarement – dans les périodes de crise ou de révolution – le but

1 Les extraits sont tirés de « Qu'est-ce que la liberté » dans *La Crise de la Culture*. Ils sont ici présentés dans un ordre pédagogique, et ne suivent donc pas l'ordre du texte.

direct de l'action politique – est réellement la condition qui fait que des hommes vivent ensemble dans une organisation politique. Sans elle la vie politique comme telle serait dépourvue de sens. **La raison d'être de la politique est la liberté, et son champ d'expérience est l'action.** »

Caractère dérivé et historiquement tardif de la liberté intérieure

« Cette liberté que nous prenons pour allant de soi dans toute théorie politique et que même ceux qui louent la tyrannie doivent encore prendre en compte, est l'opposé même de la « liberté intérieure », cet espace intérieur dans lequel les hommes peuvent échapper à la contrainte extérieure et se *sentir* libres. **Ce sentiment interne demeure sans manifestation externe et de ce fait, par définition, ne relève pas de la politique.** Quelle que puisse être sa légitimité, et si éloquemment qu'on ait pu le décrire dans l'antiquité tardive, il est **historiquement un phénomène tardif**, et il fut à l'origine le **résultat d'une retraite hors du monde dans laquelle des expériences mondaines furent transformées en expériences intérieures au moi.** Les expériences de la liberté intérieure sont dérivées en cela qu'elles présupposent toujours un repli hors du monde, où la liberté était refusée, dans une intériorité à laquelle nul autre n'a accès. »

« Conceptuellement, cependant, la liberté d'Épictète qui consiste à être libéré de ses propres désirs n'est qu'un renversement des notions politiques courantes de l'antiquité, et l'arrière-fond politique contre lequel tout ce corps de philosophie populaire a été formulé, le déclin évident de la liberté dans l'Empire romain tardif, trouve encore une expression très claire dans le rôle que jouent en lui des notions telles que le pouvoir, la domination, et la propriété. D'après la pensée antique, l'homme ne pouvait se libérer de la nécessité qu'en exerçant un pouvoir sur d'autres hommes, et il ne pouvait être libre que s'il possédait un lieu, un foyer dans le monde. **Épictète transposait ces relations mondaines en relations à l'intérieur de l'homme lui-même** et il découvrait qu'aucun pouvoir n'est aussi absolu que celui que l'homme exerce sur lui-même, et que l'espace intérieur où l'homme lutte contre lui-même et se maîtrise lui-même est plus entièrement sien, à savoir plus sûrement protégé de l'ingérence extérieure, que ne pourrait jamais l'être aucun foyer dans le monde. »

« **Ce fut seulement quand les premiers chrétiens, et spécialement saint Paul, découvrirent un genre de liberté qui n'avait aucun rapport avec la politique que le concept de liberté put entrer dans l'histoire de la philosophie.** La liberté devint l'un des problèmes majeurs de la philosophie quand elle fut expérimentée comme quelque chose qui se produisait dans le rapport entre moi et moi-même, et hors du rapport entre les hommes. »

« **À cause de son déplacement philosophique de l'action à la volonté-pouvoir, de la liberté comme mode d'être manifeste dans l'action au *liberum arbitrium*, l'idéal de la liberté cessa d'être la virtuosité** au sens que nous avons mentionné plus haut **et devint la souveraineté**, idéal d'un libre arbitre indépendant des autres et en fin de compte prévalant contre eux. »

Or, « **Si les hommes veulent être libres, c'est précisément à la souveraineté qu'ils doivent renoncer.** »

La libération conditionnant la liberté

« Avant de devenir un attribut de la pensée ou une qualité de la volonté, **la liberté a été comprise comme le statut de l'homme libre, qui lui permettait de se déplacer, de sortir de son foyer, d'aller dans le monde et de rencontrer d'autres gens en actes et en paroles.** Il est clair que cette liberté était **précédée par la libération : pour être libre, l'homme doit s'être libéré des nécessités de la vie.** Mais le statut d'homme libre ne découlait pas automatiquement de l'acte de libération. Être libre exigeait, outre la simple libération, la compagnie d'autres hommes, dont la situation était la même, et demandait un espace public commun où les rencontrer – un monde politiquement

organisé, en d'autres termes, où chacun des hommes libres pût s'insérer par la parole et par l'action. »

Le courage libérateur

« Courage est un grand mot et je n'entends pas par là l'audace de l'aventurier qui risque joyeusement sa vie pour être aussi profondément et intensément vivant que l'on peut l'être en face du danger et de la mort. Le courage que nous considérons comme indispensable à l'action politique et que Churchill a nommé un jour : « la première des qualités humaines parce qu'elle est la qualité qui garantit toutes les autres », ne se satisfait pas de notre sens individuel de la vitalité mais il est exigé de nous par la nature même du domaine public. Car ce monde qui est le nôtre, par cela même qu'il existait avant nous et qu'il est destiné à nous survivre, ne peut simplement prétendre se soucier essentiellement des vies individuelles et des intérêts qui leur sont liées ; en tant que tel, **le domaine public s'oppose de la façon la plus nette possible à notre domaine privé où, dans la protection de la famille et du foyer, toute chose sert et doit servir la sécurité du processus vital.** Même de **quitter la sécurité protectrice de nos quatre murs et d'entrer dans le domaine public, cela demande du courage**, non pas à cause de dangers particuliers qui peuvent nous y attendre, mais parce que nous sommes arrivés dans un domaine où le souci de la vie a perdu sa validité. Le courage libère les hommes de leur souci concernant la vie, au bénéfice de la liberté du monde. **Le courage est indispensable parce qu'en politique, ce n'est pas la vie mais le monde qui est en jeu.** »

Les miracles de la liberté

« **Tout acte**, envisagé non pas du point de vue de l'agent, mais dans la perspective du processus dans le cadre duquel il se produit et dont il interrompt l'automatisme, **est un « miracle » - c'est-à-dire quelque chose à quoi on ne pouvait s'attendre.** S'il est vrai que l'action et le commencement sont essentiellement la même chose, il faut en conclure qu'une capacité d'accomplir des miracles compte aussi au nombre des facultés humaines. Cela paraît plus étrange que ce ne l'est en fait. Il est de la nature même de tout nouveau commencement qu'il fasse irruption dans le monde comme une « improbabilité infinie », mais c'est précisément cet infiniment improbable qui constitue en fait la texture même de tout ce que nous disons réel. Toute notre existence repose, après tout, pour ainsi dire sur toute une chaîne de miracles, la naissance de la terre, le développement de la vie organique à sa surface, l'évolution du genre humain à partir des espèces animales. (...) C'est à cause de cet élément du « miraculeux » présent dans toute réalité que les événements, aussi précisément que nous les fassent prévoir la crainte ou l'espoir, nous laissent toujours sous le coup de la surprise quand ils se produisent. »